

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## **Reniement et Résurrection de la Foi**

Claire Dé



Number 96, Winter 2008

Noël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dé, C. (2008). Reniement et Résurrection de la Foi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (96), 7–15.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Reniement et Résurrection de la Foi

### Claire Dé

#### Comment j'ai cessé de croire

**R**EN ne s'obtient sans effort, voilà un précepte que nos parents cherchèrent mordicus à nous inculquer. Ainsi, cet été-là, ma sœur n'avait acquis la poupée de l'heure, un bébé naissant, qu'au prix d'une intrépide équipée aux confins de l'univers connu, son premier voyage en autobus toute seule, car les rues, jadis, n'apparaissaient pas si dangereuses pour les fillettes. Ma mère, de son élégante calligraphie d'ancienne institutrice (puisqu'en ces temps immémoriaux, une femme perdait en se mariant le droit d'enseigner), ma mère, donc, avait inscrit en gros sur une feuille de bonne dimension, outre le nom de ma sœur, notre numéro de téléphone ainsi que notre adresse et celle de grand-mère. Suivaient les instructions précises du trajet : monter dans l'autobus 17 vers le nord, prendre la correspondance avenue Van Horne, avec le 161 vers l'est, surveiller et descendre devant l'immeuble où habite mamie. Ensuite, toutes deux se rendraient *pedibus* dans ce récent ensemble de magasins, appelé centre commercial, pour enfin doter ma sœur de cette poupée si vaillamment conquise.

Je ne me lassais pas, par la suite, de réclamer à ma cadette le récit de son fabuleux périple, dont celle-ci, sans trop se faire prier, me narrait les prodigieuses péripéties avec de plus en plus d'emphase : le monsieur en cravate qui, la tête renversée, ronflait comme une locomotive, avec sifflement et tout, le trèfle à quatre feuilles recueilli *in extremis* dans une fissure du trottoir avant de grimper dans le 161, et le gros méchant chien qui avait failli la dévorer d'une bouchée.

Comme je l'enviais : bien que l'aînée, jamais l'on ne m'aurait permis une telle odyssee, puisqu'il était déjà gravé dans la légende familiale que je disparaîtrais infailliblement à la moindre promenade,

m'éloignant d'abord des autres par curiosité, et m'égarant ensuite par manque total d'orientation (ce qui ne s'est guère amélioré avec l'âge). Comme j'enviais aussi le nourrisson de ma sœur : au lieu d'être en plastique dur et froid, il était pourvu d'une tête et de membres à l'épiderme satiné de polyvinyle, rattachés à un corps de tissu tout mou, et lesté de billes de polystyrène. Ces détails, papa nous les a doctement communiqués au souper, le soir même de ce fameux achat, en nous lisant la notice qu'il avait traduite *in extenso* en fin d'après-midi, attendu que les produits modernes et leurs appellations le délectaient autant que les expressions latines ; c'était aussi une ère, pas si lointaine et toujours dangereusement proche, où toute étiquette était exclusivement rédigée en anglais. Nous avions l'habitude d'avalier ces mots rares aussi religieusement que nos capsules d'huile de foie de morue, le supplément alimentaire à la mode. C'était encore l'été éternel des enfants, pour qui la neige, Noël, semblaient aussi reculés que ces stupéfiants spoutniks dont parlait le téléjournal. Je me promis néanmoins d'implorer le père Noël de m'accorder une poupée similaire.

La fièvre du temps des fêtes nous atteignit cette année-là très en avance, allumée d'abord par une poussée de rougeole. Ma mère, qui avait connu les dernières écoles de rang, organisa sans peine à la maison une classe à niveaux multiples (ma sœur et moi en 3<sup>e</sup>, le premier des frères en 2<sup>e</sup>, et le dernier en 1<sup>re</sup>), mais comment, par après, désennuyer sa marmaille ? C'est alors que, dès octobre, elle nous plongea dans la production des décorations de Noël. Survint ensuite une épidémie de coqueluche, dont notre benjamin souffrit concurremment à sa rougeole, ce qui le transplanta *illico* à l'hôpital Pasteur pour les contagieux. Au retour de leurs visites, nos parents nous arrachaient des larmes en nous racontant comment ils avaient entr'aperçu, derrière un hublot minuscule, notre frerot tout isolé, implacablement séparé d'eux et du monde. Toutefois, entre nous, les trois autres enfants, nous jubilions, car cette coqueluché signifiait une deuxième quarantaine d'affilée, rallongeant d'autant notre congé scolaire.

Notre bricolage s'accéléra, pour accéder à des sommets, mieux : à un Himalaya. Comme le chantait une dame de la télévision « Ainsi font, font, font, les petites mains agiles », de nos six me-

nottes hyperactives, anneau après anneau dûment colorié et découpé dans toutes les paperasses à notre portée, nous avons façonné mille et mille guirlandes, et réalisé ensuite en papier mâché des dizaines et des dizaines de boules de Noël, en épuisant la réserve de garnitures contenues dans la boîte à couture maternelle, pourtant amplement approvisionnée. Entortillées autour des cadres, des miroirs, des portes, entrelacées dans le corridor, accrochées aux plafonds, des lianes bariolées ont foisonné et envahi notre logis, le métamorphosant en une jungle murmurante. Et durant toutes ces semaines d'activités frénétiques, je guettais l'instant propice, solitaire donc forcément rare, où j'aborderais avec nos parents la question de ma future poupée.

Décembre. Maman apprêtait depuis un moment déjà les victuailles des fêtes, pâtés à la viande, beignets et autres délices. Je me tenais sur le seuil de la cuisine, bannie de toutes préparations culinaires depuis une certaine fois où, ambitionnant de déguster la pâte crue du gâteau meringue, je m'étais un peu écharpé les doigts au batteur électrique. Je me souviens du rose exact qui avait alors empourpré le mélange, que j'avais d'ailleurs trouvé encore plus savoureux. Je me tenais donc, en cet après-midi de décembre, bien coite dans l'embrasure. La pièce embaumait le biscuit frais sorti du four.

— C'est quoi ?

— On dit : QU'EST-CE QUE TU CUISINES, CHÈRE MAMAN CHÉRIE ? me corrigea ma mère, et ensuite : devine.

— Des sablés ? ai-je demandé avec ferveur.

— Non, ma chouette. Ce sont les galettes du Chaperon Rouge.

— Pourquoi ?

— Parce que si le Loup avait goûté à l'une de ces galettes-là, il n'aurait JAMAIS croqué tout rond le Chaperon Rouge.

— J'en-veux-j'en-veux-j'en-veux-j'en-veux-j'en-veux. S'IL TE PLAÎT, maman chérie.

Elle m'en concéda une, laquelle se révéla, ma foi, succulente.

— Mais dis-moi, me demanda-t-elle encore, tandis que j'avais les joues bien pleines, tu n'as aucune requête à présenter au père Noël, cette année ? Habituellement, pourtant, tu lui en expédies des tonnes.

Dans la famille, nous avons toujours donné un brin dans l'exagération ; j'étais ainsi fort célèbre (il faut bien débiter quelque part) pour mes listes de souhaits, aussi nombreuses que changeantes. Je surpris alors maman cet hiver-là, ou du moins l'ai-je présumé, en lui annonçant avec brusquerie :

— Je veux un bébé comme ma sœur.

— On dit : JE SOUHAITERAIS UNE POUPÉE COMME CELLE DE MA SŒUR, me reprit-elle de nouveau.

— Ce serait mon unique requête, ai-je tenté pour me racheter.

— Très très bien, approuva-t-elle en souriant. Mais à la condition que tu lui fabriques un trousseau.

Elle m'expliqua, alors que j'étais de plus en plus effarée vu qu'il ne restait que huit jours avant la date fatidique, que ma prochaine poupée, pour son entrée dans notre foyer, requerrait une layette, laquelle serait constituée par exemple d'un bonnet d'été et d'hiver, d'une couverture chaude, d'un pyjama, et d'une tenue de jour. Puis ma mère ajouta :

— Je t'ai appris à coudre et à tricoter, farfouille dans mes coupons de tissus, tu prendras pour modèle le bébé de ta sœur. Tayaut, tayaut ! Ouste, sinon c'est moi qui ne serai jamais prête.

La veille de Noël, j'avais réussi à confectionner une robe de nuit avec sa coiffe, à peu près présentables, ainsi qu'une culotte et un chandail coupailés dans des vêtements de bambin conservés par maman... Cependant, l'heure du marchand de sable approchait, et, dans mon lit, je tricotais toujours un bonnet en laine azur, et plus j'en recomptais les mailles, plus je m'embrouillais. L'œuvre inachevée, je m'endormis en me traitant d'inepte, et convaincue de ne recevoir aucune étrenne. Lorsqu'on nous réveilla pour la messe de minuit, tout avait été rangé, ma mère nous bouscula un peu pour éviter à la famille le déshonneur d'un retard, il neigeait, nous nous glissâmes dans l'église alors qu'on barytonnait « C'est l'heureueueu solenneeeeeeelleu ». Bientôt engourdie par les émanations d'encens et les effluves des fourrures mouillées, engoncée dans mon pesant manteau de drap, je pense bien avoir cogné encore quelques clous. Ce n'est qu'une fois dehors, dans l'air froid coupant, qu'une impétueuse attaque de boules de neige,

menée par mes frères, me ranima tout à fait, et que l'excitation générale me gagna.

Nous avons engouffré le potage aux épinards, l'oie farcie avec sa sauce aux canneberges, la bûche au chocolat et les galettes du Chaperon Rouge. Nos parents avaient choqué leurs verres de vin en se disant tchin-tchin et en se regardant de telle manière que nous, les enfants, nous avons rigolé bien fort. Après, fiévreux d'impatience, nous, les petiots, avons débarrassé la table avec un sérieux et une célérité exemplaires.

— Ma chère tribu, commença notre papa cérémonieusement, *primo*, comme il est de coutume en cette demeure, voici tout d'abord le cadeau technologique.

Il a alors exhibé une longue bande noire, qu'il a séparée en deux puis recollée à plusieurs reprises, au son d'un scritch-scratch intrigant, ensuite il nous l'a passée et, chacun notre tour, subjugués, nous l'avons pieusement examinée et scritche-scratchée, avant de la lui remettre. Il poursuivit :

— Finies les fermetures éclair, terminées les agrafes, dépassées les pressions, adieu boutons et boutonnières : voici l'attache de l'avenir, le fruit de l'esprit astucieux et persévérant d'un inventeur suisse, j'ai nommé George de Mestral. Et comment cette idée révolutionnaire a-t-elle germé dans le cerveau de George de Mestral ? Tout bonnement après une balade avec son chien, de race pure sans doute, dont l'Histoire n'a pas retenu le nom, mais que nous appellerons, pour les besoins de la cause, Soyeuse. En revenant chez lui, par un beau soir d'automne, George de Mestral remarqua, agrippés à la toison de Soyeuse et au bas de son pantalon, de banals chardons. Or George de Mestral ne s'est pas contenté de les remarquer, il s'est interrogé sur leur cramponnement intempestif, d'autant plus que lui-même portait justement cette journée-là l'un de ses costumes en soie peignée italienne, réputée pour son satiné, et que le poil de Soyeuse était d'une incomparable douceur, d'où son nom. George de Mestral décida d'y jeter un œil de plus près, dans un microscope, en fait. Il constata alors que les piquants des chardons se terminaient en hameçons. Après d'intenses et tenaces cogitations, George de Mestral mit au point ce procédé : VEL comme

velours, pour la moitié veloutée, et CRO comme crochet, pour l'autre partie, dont la sensation rappelle la langue râpeuse des chats. Mes amis, applaudissez avec moi le Velcro. Vous aurez droit à un morceau chacun, mais à la condition de prophétiser une utilisation possible pour cette formidable nouveauté.

— Pour boucler les patins, lança le premier des frères, déjà hockeyeur patenté et émérite gardien de but dans notre ruelle.

— Pour accrocher des rideaux, dit ma sœur, dont le sport favori consistait à s'envoler pour la lune par n'importe quelle fenêtre praticable, une vive aptitude qu'elle possède toujours.

— Pour les souliers, affirma le cadet, lequel s'emmêlait encore un peu avec ses lacets.

— Euh... pour les parapluies, ai-je avancé assez penaude, confondue par la soudaine ampleur d'un océan d'objets incrustés de Velcro. Ce qui provoqua l'hilarité familiale, mais n'empêcha point que l'on m'en gratifia tout de même d'un bout.

Puis ce fut la ruée sur le sapin, excessivement enguirlandé, chacun essayant de subodorer, sans rien toucher, le contenu de son présent respectif. Le mien, un important cube d'une épaisseur d'un demi-pied.

— Tu ne vois pas ? dit maman.

J'avais beau pédaler des méninges de toutes mes forces, non, je ne voyais pas, alors, au hasard, je déclarai : un jeu de magicien. Mon père, d'une mine papale, m'offrit le paquet. À l'intérieur, le poupon de mes rêves, tout potelé, coiffé d'une houppe de cheveux blonds avec, à ses côtés, soigneusement enveloppés de papier turquoise, ô magie des magies ! ma layette, et ce fichu bonnet entièrement tricoté, le tout encore orné de guipures et de dentelles.

— Tu peux remercier le père Noël, suggéra maman.

— Je ne crois pas à ça, ai-je tout à coup déclaré en m'étonnant moi-même de mon audace.

— *Inter nos*, non seulement tu devrais continuer à y croire, mais aussi *in primis* à la mère Noël, a répliqué papa en coulant vers maman un tel regard que celle-ci, avec un petit sourire gêné, en a rosi de plaisir.

## Comment j'ai recommencé à croire

Donc, le père Noël n'existait plus en tant que tel, sinon sous l'apparence de ce nain de jardin surdimensionné tout de rouge vêtu. Et ce, d'autant plus que, depuis quelque temps, mes deux frères, ma sœur et moi avions inventé une activité inouïe, passionnante puisqu'elle devait demeurer confidentielle : la chasse aux cadeaux. Il s'agissait, bien entendu, d'explorer en catimini les moindres recoins de notre modeste logement où nos parents auraient tenté de cacher nos futures étrennes. Ainsi, le père Noël, dorénavant, se réduisait, au pire, à ce faux vieillard faussement ventru qui, lors de la parade en son nom, saluait la foule bonasse avec des gestes compassés et, au mieux, à une espèce d'entité qui rentrait dans les maisons par la cheminée, même inexistante, pour récompenser les enfants sages orphelins de père et mère, ou alors vraiment très pauvres, comme Cécile Ratelle dans ma classe, elle qui n'utilisait comme shampoing que du savon à vaisselle. Bien des dogmes se sont érigés sur des explications à peine moins compliquées.

Un samedi matin de décembre, je partis avec ma jumelle en autobus pour un grand magasin du centre-ville. Le but de notre expédition : acheter en grande pompe à notre puîné notre plus gigantesque présent à vie. Nous avions porté notre choix sur une piste de course automobile adaptée à ses modèles réduits. Baptisée « Wild Tracks », elle était composée de parties emboîtables en plastique orange ; grâce à un système d'assemblage inédit, le petit garçon pouvait créer un circuit qui débutait en hauteur, et comprenait ensuite une boucle complète et maints virages à gauche ou à droite, à disposer à sa guise. Joujou de l'année, il coûtait douze dollars, une somme faramineuse que ma sœur et moi avions épargnée depuis le mois d'août à même notre budget-des-bonbons. La veille, après avoir compté et recompté notre fortune, nous avions réparti nos quarante-huit pièces de 25¢ par petits paquets de douze, pour constituer quatre rouleaux soigneusement emballés dans des rectangles de papier brun, rouleaux dont ma sœur, moins tête folle que moi, obtint la garde. Quelle faribole avions-nous inventée pour que notre mère, pourtant soucieuse jusqu'à l'angoisse de ses poussins, nous laissât toutes deux nous échapper durant deux heures ? Nous savions



notre maman archi sensible aux jolies tournures ; sans doute avions-nous évoqué qu'il fallait absolument, de toute urgence et surtout « sans coup férir » (la nouvelle expression découverte par ma sœur, qui l'essayait à toutes les sauces), aller jouer chez Lucie Lemieux rue Brodeur.

Nous disposions de cent vingt minutes de liberté non surveillée : pas question d'en gaspiller une seule. Nous descendîmes de l'autobus 15 devant Eaton, et nous nous faufileâmes dans la cohue des acheteurs. Davantage habituées à la poussiéreuse pénombre des échoppes du boulevard Saint-Laurent que nous fréquentions avec notre père, tandis que les escaliers mobiles nous entraînaient vers l'étage des jouets, nous étions éblouies par les rutilances dorées et le gigantisme d'Eaton. Sans même jeter un regard aux poupées, nous courûmes jusqu'aux rayons réservés aux garçonnets, où nous découvrîmes sans mal les Wild Tracks qui, en tant qu'innovation-vedette, bénéficiaient d'un étalage à part. Je m'emparai d'une boîte, et nous détaîlâmes jusqu'à une caisse. Le nez à peine plus haut que le comptoir, ma sœur y déposa les quatre rouleaux emballés de papier brun, et je tendis les Wild Tracks à la dame qui dépassait, une brune pincée avec des lunettes à brillants et des cheveux lissés en chignon. La dame actionna sa machine et me réclama treize dollars et vingt.

— Comment ? me suis-je écriée, ce n'est pas douze dollars ?

— Oui, me répondit la dame au chignon en me toisant par-dessus ses montures brillantées, et me décochant le sourire apitoyé que l'on réserve aux simples d'esprit. Plus une piastre et vingt sous de taxe.

La taxe ! Jamais cette dépense supplémentaire ne nous avait effleuré l'esprit. Je me détournai vers ma sœur qui, d'habitude, trouvait remède à tout. Je vis ses yeux s'agrandir, se remplir de larmes, elle pencha la tête et se mit à pleurer silencieusement. Les pleurs me gagnèrent immédiatement, en même temps que je cherchais follement une solution. Même s'il nous restait chacune un billet d'autobus pour le retour, à 15¢ l'unité nous étions loin du compte ; et impossible de commettre un vol à main armée, nous ne possédions pas d'armes, pas même un stylo-bille à quatre couleurs. Je reniflai

un bon coup, m'essayai les joues du revers des mains et, rouge de honte et de confusion, je déclarai :

— On ne le prendra pas.

— Un instant, les pitchounettes, résonna derrière moi une voix si caverneuse qu'elle me sembla sortir d'outre-tombe.

Je levai les yeux : un homme très vieux, au moins autant que notre père, moins grand, aussi courbé et portant le même genre de paletot fatigué, avait les bras chargés de boîtes qu'il déposa à son tour sur le comptoir à côté de la nôtre. Il fouilla dans ses poches, puis dans son porte-monnaie, dont il extirpa trois pièces de 25¢ et cinq de 10¢.

— Le compte y est, n'est-ce pas, mademoiselle ? dit-il avec un sourire à faire fondre toutes les brunes, blondes ou rousses. Vous donnerez les cinq cennes aux pitchounettes.

Il se pencha, tira sur l'une de mes nattes en me souhaitant un joyeux Noël. N'osant embrasser un étranger, je lui serrai la main avec effusion. La dame, les lunettes étincelantes, le chignon beaucoup moins pincé, me remit, cérémonieuse, les Wild Tracks dans un grand sac bleu à poignées. Ma sœur et moi avons esquissé quelques pas de danse façon cabri, puis nous avons gambadé à toute vitesse pour reprendre l'autobus. Jamais trajet ne nous parut si bref, tout excitées que nous étions à nous raconter mutuellement notre aventure merveilleuse. Je reniai une dernière fois mes croyances pour décider, hors de tout doute et à tout jamais, qu'en effet le père Noël existait bel et bien, sauf qu'il avait l'air de n'importe qui. Tout autant que le diable d'ailleurs, comme tout un chacun, tôt ou tard, ne manque pas de l'apprendre.